

## *Envie de vagues*

*Ce qui donne de la valeur au voyage, c'est la peur... C'est le bénéfice le plus évident du voyage.*

Albert Camus

Même si elle n'aimait pas tellement voyager, madame Réalisme désirait souvent être ailleurs que chez elle. Le voyage satisfait au goût de l'étrange, à l'impulsion et au heureux hasard, et madame Réalisme prenait des risques. Elle dilapidait une partie du temps qui lui était accordé, et d'un air de défi, presque culotté, reconnaissait et nourrissait un désir profond de détraquer son propre programme et son train-train quotidien. Je suis ma propre briseuse de foyer ; c'est l'une de mes libertés, se disait-elle.

Pour madame Réalisme, les habitudes d'une journée-type auxquelles on souscrivait n'apportaient aucun réconfort. L'idée même d'une journée-type ne lui disait rien qui vaille. Même si les habitudes garantissaient une solide santé mentale, ses usages lui restaient en travers de la gorge. Elle allait

jusqu'à leur résister, comme s'il s'agissait des avances amoureuses d'un ancien amant. Facile, mais à qui cela profite-t-il, se demandait-elle. J'aimerais autant voyager dans un train bondé, à côté des fumeurs, que de vivre dangereusement.

Contaminée par le virus de la bougeotte, résignée à un tourisme permanent, madame Réalisme imaginait en secret les voyages qu'elle pourrait faire. Elle cédait à ce fantasme, comme si elle visualisait un film qu'elle avait rêvé de voir, puis le faisait défiler, un film semblable à celui projeté sur l'écran. D'abord, il y avait un décor désiré, et puis une issue, une réalité – hôtel, musée, avenue, plage, café – endroits qu'elle avait déjà fait apparaître auparavant. Après tout, aimait à penser madame Réalisme, quand on regarde un film, c'est sa propre réalité qu'on regarde.

Mais elle souffrait des tourments bien connus des amateurs de frisson – elle détestait les départs. Après une migration particulièrement lugubre, elle avait remarqué que les gares routières et les aéroports, tout comme les cimetières, étaient des oasis de sentimentalité. Ou de deuil. Elle soupçonnait que les nomades n'attendaient personne d'autre, ou rien d'autre qu'une bonne crise de larmes. On trouvait toujours des raisons de pleurer, elle le savait, mais les endroits où l'on pouvait se laisser aller étaient plus

rare que les bonnes raisons de s'abandonner.

J'aime ne pas savoir où je suis, ou pourquoi, mais cela me terrifie aussi, reconnaissait-elle. Madame Réalisme décollait, s'échappait à toutes jambes, partait en vacances ou juste en vadrouille. Destination les côtes normandes. La Seconde Guerre mondiale l'intriguait – madame Réalisme était sans conteste un personnage d'après-guerre, et avait, à défaut d'une raison valable d'y aller, un passeport valide. Avec celui-ci et de l'argent en poche, elle pouvait s'en aller. Mais les raisons de suivre une routine lui paraissaient suspectes, autant que les raisons d'y mettre fin.

Perturbée par son propre manque de précision, madame Réalisme jeta une boîte d'aspirine dans un sac. Elle y ajouta une autre paire de sous-vêtements. La petite culotte de soie noire était une pensée après-coup, une décision de dernière minute. Comme peut-être toutes mes décisions, s'inquiétait-elle, puis elle boucla sa valise. Elle fredonnait une vieille mélodie : « *Pack up your troubles in your old kit bag...* »\* et... Elle ne savait plus quoi. Impossible de se souvenir des paroles. Et

---

\* «Faites un baluchon de vos soucis.» Cette chanson a acquis une certaine popularité pendant la Première Guerre mondiale, durant laquelle elle était vouée à remonter le moral du peuple anglais. (N.d.T.)

c'était quoi, au juste, un baluchon? Elle hésitait et jetait des regards de dernière minute autour d'elle.

Madame Réalisme ne pouvait pas savoir ce qui rôdait au coin de la rue, chez elle ou à l'étranger. Grâce à la lecture des récits de voyage et des cartes, grâce à l'étude de l'historique de différents endroits, elle parvint à mettre au point une ligne de conduite. Mais en réalité, elle aspirait à perdre le contrôle dans un endroit où elle ne connaîtrait personne. Il vaut mieux être un cliché, une image répréhensible, que de ne pas s'aventurer plus avant, de ne pas prendre de risques, se disait-elle tandis qu'elle quittait son appartement. Madame Réalisme était peut-être à la fois Sancho Pança et Don Quichotte. Et peut-être aussi leur monture.

Après avoir répondu à l'interrogatoire d'un agent de la compagnie aérienne qui lui demanda si quelqu'un avait fait ses bagages à sa place, ou si elle avait laissé sa valise sans surveillance, madame Réalisme embarqua, s'installa dans son fauteuil, et réfléchit, tandis que le jet trouait le ciel, à ce qu'était une décision de dernière minute. Une décision de premier ordre. Une décision cruciale, question de vie ou de mort, certainement prise pendant la guerre. C'est pour ça que je vais en Normandie, conclut-elle. Pour être vivante dans un lieu hanté par la mort et par de grandes décisions. Si c'était vrai, si c'était sa motivation véritable,

madame Réalisme se sentait encore plus unique et déraisonnable.

*Qu'est-ce qui explique cette collective manie  
de quitter la Pennsylvanie ?*

Noel Coward

Dans un hôtel non loin de la plage, madame Réalisme était debout sur un petit balcon. Elle avait le regard au large, vers l'océan. De grands cumulus blancs tachaient le ciel bleu. La Manche, au fil des heures, passait d'agitée à calme. Elle se surprit à guetter le gonflement et la chute des vagues, la ruée et la réticence des marées, fascinée ou effrayée. Ou inquiète. Elle n'aurait su dire laquelle de ces épithètes était la plus appropriée. La vérité, petite ou grande, était si difficile à dire, elle ne pouvait jamais la dire en entier. Elle avait beau essayer, elle n'arrivait pas à trouver les mots justes pour décrire cette étrange angoisse qui l'étreignait à la vue de cette étendue placide de sable qui frôlait la mer. Cinq plages de l'opération Overlord – Juno, Omaha, Sword, Gold et Utah. Elle avait mémorisé les noms qu'elles avaient reçus pendant la guerre. Les noms de code l'intriguaient, comme toujours.

La mer bleu clair – peut-être plus verte que bleue – s'obscurcissait peu à peu, à mesure qu'elle

quittait le rivage. La mer apparaissait toujours mystérieuse, davantage encore quand elle gagnait en profondeur. Insondable, se souvenait-elle, à la façon qu'a le passé de se faire plus distant, plus illisible chaque jour qui passe, chaque jour s'éloignant un peu plus du passé ou du présent, au gré de la direction choisie par celui qui y songe. Mais est-ce que ce que l'on dépeint comme un mystère, comme l'océan, comme l'histoire, est mystérieux ?

Troublée, madame Réalisme n'était jamais aussi peu dans l'air du temps qu'au cours de ses périples. Chacun d'eux était l'assouvissement d'un désir, et le désir est toujours une vieille histoire. Comme ceux de tout un chacun, les désirs de madame Réalisme naissaient et croissaient dans un passé intransigeant. Elle avait beau s'imaginer sans entraves tandis qu'elle s'envolait, elle était pieds et poings liés. Quand elle se rendait sur un site historique, elle avait rendez-vous avec l'Histoire. Et quand elle trafiquait de l'Histoire, elle était un meuble d'époque. Au moins, elle devenait son époque ou se reconnaissait dans une époque.

Sur le lit s'étaient étalés des volumes historiques et des dépliants touristiques de la région. Le génie militaire l'intéressait ; en cachette, elle aurait voulu partager les secrets des antichambres du jour J. Mais aucune femme n'y avait été admise. Il aurait

fallu que je loue une antichambre du pouvoir, dit-elle en riant, et puis elle se souvint, en une rapide série d'images, des films de guerre qu'elle avait dévorés toute sa vie – *La Valse dans l'ombre*, *Les Plus Belles Années de notre vie*, *Le Jour le plus long*, *Les Douze Salopards*. Des femmes sur celluloïd attendaient leurs hommes et se rongeaient les sangs. Des infirmières, des épouses, des secrétaires. Parfois elles conduisaient des ambulances, parfois elles espionnaient. Elles pleuraient des proches, elles aimaient. Madame Réalisme apprit au cours d'une émission de télé que la première femme à avoir débarqué en Normandie en tête de pont, à Omaha Beach, était une Américaine du nom de Mabel Stover, du Women Army Corps. Elle découvrit cette femme, sérieuse et robuste, qui exhortait les vétérans de la Seconde Guerre à faire des dons pour la construction d'un mémorial américain, un « Mur de la Liberté ». « Vos noms ont leur place sur ce mur, s'exclamait-elle. Ce sont les vôtres, allez, les gars, allez, les filles ! »

*Vous recevez des impressions inoubliables d'un monde dans lequel il n'y a pas un centimètre carré de terrain qui n'ait été ravagé par les grenades et la publicité.*

Karl Kraus

Le lendemain matin de bonne heure, tendue par une nuit sans sommeil, madame Réalisme quitta son hôtel et alla se promener sur la plage. Il n'y avait pas un chat à l'horizon. La mer était agitée. Madame Réalisme marchait pieds nus sur le sable mouillé et à chaque pas elle concoctait un récit de bataille : ici, un homme est tombé. Il s'est cassé la jambe, a lutté, et c'est alors qu'un soldat anonyme est venu à son secours, puis ils se sont fait tirer dessus, mais ont survécu, nul ne sait comment. Ou : ici, un soldat est mort. Mais sans douleur, une balle dans la tête. Ou : ici, un soldat a fait preuve de courage et s'est sacrifié pour un autre, mais a survécu. Les deux ont survécu. Ou : ici, un homme a trouvé un abri et a lancé une grenade qui a explosé sur les lignes ennemies. Ou : ici, quelqu'un a été terrifié, malade de peur, et n'a pas réussi à continuer.

Arrivée à «malade de peur», madame Réalisme donna un coup de pied dans le sable et exhuma un mégot de cigarette. Elle se demanda depuis combien de temps il était enterré. Il semblait futile, même absurde, de méditer dans un endroit comme celui-ci. Mais je n'arrive pas toujours à contrôler ce que je pense, se dit-elle.

Madame Réalisme s'électrisait avec des images saisissantes de milliers de soldats qui donnaient l'assaut sur la plage. Elle pensa aux hommes qui



avaient été malades à crever sur le bateau qui les menait vers le rivage. Le jour J, des années auparavant, le temps avait été épouvantable, et la mer, déchaînée. Elle dirigea à nouveau son regard vers l'eau, puis vers l'horizon. Imaginez-vous malade comme un chien, et participant à la plus grande armada de l'Histoire, imaginez que vous êtes conscient de fabriquer l'Histoire au moment où elle a lieu, imaginez qu'en face de vous se tient le genre d'ennemi décidé à vous tuer – imaginez que vous êtes l'ennemi terrifiant. L'instant d'après, elle se fit des reproches : si tu vomis par-dessus le bastingage, ou si tu as la trouille de ta vie, tu ne vas pas penser à l'Histoire. Tout ce que tu vas faire, c'est essayer de sauver ta peau.

À l'horizon, la mer était séparée du ciel. Comme à l'époque de son enfance, madame Réalisme spéculait sur ce qu'elle ne voyait pas, ne voyait jamais, au-delà de cette ligne, de cette frontière marquée. Elle plissa les yeux et se mit sur la pointe des pieds, dans l'espoir de voir plus loin. Il était impossible de savoir à quelle distance portait sa vue. Pourtant, elle s'attardait et méditait sur la rencontre étrange de l'eau et de l'air, à la façon dont c'était et ce n'était pas une rencontre, dont la caresse de l'air sur l'eau ne ressemblait pas à celle d'une main effleurant un front, une bouche sur un sein. Cela n'avait rien d'une caresse. Rien d'autre

que de l'anthropomorphisme. Le ciel n'embrasse pas la mer. Jimi Hendrix devait être amoureux fou, ou en plein dans un trip pour écrire : « *Scuse me while I kiss the sky.* »

Madame Réalisme s'humecta les lèvres et goûta le sel qui s'y était déposé. Elle adorait ça. Elle se sentait toujours pleine de vie quand elle se rapprochait de l'océan. Elle prit une profonde respiration. C'était étrange d'être en vie, ça l'était toujours, mais plus étrange encore de se sentir revigorée et joyeuse dans un endroit où une bataille avait eu lieu, un combat entre la vie et la mort. Peut-être que ce n'était pas si bizarre, se disait-elle pour se consoler. Peut-être que c'était comme d'avoir une terrible envie de s'envoyer en l'air juste après la mort de quelqu'un.

La vie a envie de vivre, lui avait un jour déclaré un ami. Et tout particulièrement, se dit-elle en enterrant ses orteils dans le sable, dans un endroit où elle s'est trouvée sacrifiée. La mort n'avait pas été vaincue, ici, mais la victoire l'avait transformée. L'espoir déconcertait madame Réalisme. Ce n'était que l'autre versant, le plus doux, du désespoir.

Le débarquement des soldats, les bombes larguées par les avions, les tirs, le chaos, les soldats qui rampaient pour se mettre à l'abri – tout ça, elle pouvait l'imaginer. Mais un gouffre atroce coupait sa compréhension en deux, comme la mer était

séparée du ciel. Il séparait naguère de maintenant, la réalité de la mémoire, les témoins des touristes.

De temps à autre, madame Réalisme s'oubliait, mais avait aussi conscience d'appartenir au présent. Elle savait bien que le temps passait alors même qu'elle se penchait sur le temps passé. Mais bien qu'elle n'ait pas été à l'épreuve de la guerre, la guerre la mettait à l'épreuve. Elle était l'une de ses légataires, la guerre était irréfutable, et celle-ci était vraiment la sienne, autant, sinon plus, que celle du Vietnam.

Évidemment, se disait-elle, ça fait drôle d'être ici. Le passé ne se présente pas comme un fichier informatique, facile à mobiliser, à diriger et à attaquer. On ne peut le perdre, même si, en quelque sorte, nous sommes perdus pour lui ou perdus en lui. Mais est-ce que la Seconde Guerre mondiale était perdue tous les jours ? Tout changeait et avait changé. L'ex-Yougoslavie, l'ex-Union soviétique, l'Allemagne réunifiée. Elle se rappelait la visite amère de Kohl et Reagan à Bitburg. La fin de la guerre froide signifiait-elle un retour au début du siècle et à la perte des deux guerres mondiales ? Il ne faisait plus froid, à présent, mais pourtant, madame Réalisme tremblait. Une fois que l'histoire vous a saisi la main, elle ne la lâche plus jamais. Son étreinte est angoissante, et vous emmène dans des endroits inattendus.

*Et le mur de vieux cadavres.  
Je les aime.  
Je les aime, comme l'histoire.*

Sylvia Plath

Tout d'un coup, madame Réalisme se rendit compte qu'une foule polyglotte l'avait rejointe. Des touristes, tout comme elle. Elle haussa les épaules et continua d'avancer. Je viens courtoiser la perte, et la trouve toujours, marmonnait-elle pour elle-même, un peu seule au milieu de cette multitude. Elle gagna Omaha Beach et l'immense cimetière américain. Des croix alignées à perte de vue, reproches faits aux vivants. C'est précisément ce qui s'insinuait dans son esprit – ces reproches faits aux vivants. Elle secoua la tête pour chasser cette idée. À présent, une autre image se substitua aux reproches, sentiment ou sensation – toutes les tombes étaient des assurances, et le cimetière, une gigantesque caisse d'épargne, pourvue de milliers de bons en forme de tombes. Ceux qui étaient tombés avaient apporté leur contribution financière au système, et ceux qui le visitaient pouvaient être sûrs d'en avoir pour leur argent. Elle se reprimanda : c'est vraiment fou. Plus de sept mille soldats enterrés dans ce cimetière, et pas un qu'elle connaissait. Mais alors, et si les tombes

étaient des dettes, des réclamations faites aux vivants ?

W. C. Fields avait fait graver sur sa tombe : « Je préférerais vivre à Philadelphie. » Sacrilège jusqu'au bout, Fields se montrait scandaleux dans la mort. Et cernée par des milliers de tombes blanches, madame Réalisme était submergée par le scandale que représentait la mort elle-même. Malgré tout, puisqu'elle venait en simple visiteuse, la mort était pour elle, à sa façon sinistre et grave, rassurante. Madame Réalisme leva les yeux vers ce ciel bleu silencieux, les détournant de ces douloureuses plaques de marbre. Lorsqu'à contre-cœur, elle les affronta à nouveau, elle eut l'impression qu'elles étaient devenues des monuments qui avaient besoin de s'ouvrir à elle. Elles voulaient lui parler des petits moments de dévotion, d'intrépidité, d'altruisme, de sacrifice.

Marques d'absence, de conséquence, de douleur, de perte, chacune chuchotait, chacune avait une histoire à raconter et un narrateur réduit au silence. Madame Réalisme était stupéfiée de se trouver dans une histoire de fantômes, peuplée de morts. Mais l'histoire était banale. Tout le monde espère entendre les morts parler. Il ne s'agit pas d'un fantasme insolite, il est parfait pour ce site, et même propre à ce site, d'une certaine manière. Même si, se disait madame Réalisme, ils préfèrent

le silence. Peut-être que vivants, ils n'avaient pas grand-chose à dire ou qu'ils n'étaient pas très loquaces. Peut-être avaient-ils déjà été réduits au silence. Et s'ils n'avaient pas envie de se mettre à parler maintenant? Voilà un fantôme bien plus effroyable, bien plus épouvantable. En un éclair, les tombes cessèrent de chuchoter.

D'autres gens se joignirent à elle, pour constituer, pensait-elle, un mouvement antiphobique, une armée de civils combattant les peurs du quotidien. Pendant la Seconde Guerre mondiale, le président Roosevelt avait lancé un appel à la nation de madame Réalisme : «Il ne faut avoir peur de rien, sinon de la peur elle-même.» La guerre, c'est l'enfer, psalmodiait-elle en silence, silencieuse comme une tombe.

Hantée et habitée par des fantômes, madame Réalisme fixait les tombes. Illuminées par le soleil, elles répondaient à la visiteuse par leur éclat aveuglant et mauvais. Malheureuses, elles la regardaient de travers. Et elle ressentait un drôle de désir. Elle aurait bien chanté une chanson, même si elle n'avait pas à proprement parler un joli brin de voix. Elle voulait chanter une chanson et ressusciter les morts. Elle voulait danser avec eux. Même si c'était un cliché, ou qu'elle-même en était un, elle s'abandonnait à cette idée. Après tout, tous les désirs sont

banals, se dit-elle, et, d'extase, elle ferma les yeux.

Enfin, madame Réalisme tournait sur elle-même, déchaînée, dans un endroit où elle ne connaissait personne. Peut-être découvrait-elle ce que signifiait le mot « transgression ». Elle n'en était pas sûre, car cela ne survenait qu'à votre insu. Pendant quelques instants, étourdie, elle s'abandonna à un dieu qui n'en était pas un, à une logique illogique. Elle imagina qu'elle avait perdu quelque chose, sinon quelqu'un. Elle ne s'était pas perdue elle-même, mais elle ne réussit pas à se retrouver une fois rentrée chez elle. Elle se sentit toute bête, retournée, chantournée, contournée, chamboulée, à l'envers. Je n'arrive pas à la cheville du passé, chantonnait-elle, faux, tandis que le passé gazouillait son chant de sirène. Et comme dans un duo, sans avoir répété, madame Réalisme répondit à son irrésistible appel.